

## J'écris ma vie

Lé;ontine Kelly and Ronald Labelle

Volume 15, Number 1, Autumn 1985

URI: [https://id.erudit.org/iderudit/acad15\\_1doc01](https://id.erudit.org/iderudit/acad15_1doc01)

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

The Department of History of the University of New Brunswick

### ISSN

0044-5851 (print)

1712-7432 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Kelly, L. & Labelle, R. (1985). J'écris ma vie. *Acadiensis*, 15(1), 133–140.

# DOCUMENT

LÉONTINE KELLY

## J'écris ma vie

### INTRODUCTION

FOLKLORISTS, HISTORIANS AND SOCIOLOGISTS increasingly make use of life-experience narratives gathered through tape-recorded interviews. These are often the major sources used in writing biographies of common people, about whom few written documents exist. Other sources that can, in some cases, be very useful to the oral historian are the writings of the "folk" themselves. These can include letters, diaries and, as in this case, autobiographies.

In 1979, I began collecting traditional ballads from Allan Kelly, a singer of Acadian and Irish background. Allan Kelly was born in Pointe-Sapin, New Brunswick in 1903, but has spent most of his life in the Miramichi area. I eventually collected more than 200 songs from both him and his wife Léontine. With the Kellys, I conducted a long series of interviews which touched on everything from religious beliefs to the harvest excursions. In the course of the interviews, Mrs. Kelly told me she had written her life story in 1978 and then permitted me to add a copy of it to my collection of interviews. She had written the text as a winter pastime but also with the hope that it would help to make young people aware of what life was like in the past. She said young people often thought their grandparents were exaggerating when talking of the hardships they experienced. Mrs. Kelly tried, therefore, to write a narrative that would simply tell the facts as she had lived them. The result is a 17-page handwritten text that chronicles Mrs. Kelly's life from her childhood in Tracadie until her establishment in Newcastle.

Like many New Brunswickers of their generation, the Kellys suffered a great deal because of the low wages paid in the fishing and lumber industries in the early decades of the 20th century. They were also unfortunate in having taken part in several ill-fated attempts to found new settlements in the interior of Northumberland and Gloucester counties. Thus, the text contains place-names such as Busby and Saint-Michel, which disappeared from the province after a short existence. The Kellys' hardships were compounded by the fact that Allan had recurring problems with a foot which eventually had to be partially amputated. Through all their difficulties, the Kellys managed to raise 12 children. The many details about family life found in the text show how great was Léontine Kelly's attachment to her family.

Having had only a few years of schooling, Mrs. Kelly spells words the way they are pronounced in Acadian French, as opposed to the standard written language. In order to make the text easier to understand, I have standardized the

spelling, and have added punctuation and paragraph divisions. However, no word has been eliminated from a sentence, or replaced by a different word. As an example of the editorial changes made, the following sentence is presented first as it appears in Mrs. Kelly's original text, and then as found in the printed version:

des foi on traversait le canos lautre bore De la  
rivière et on desondais a pied par un chemain  
de pousiere

Des fois on traversait le canot l'autre bord de  
la rivière et on descendait à pied par un  
chemin de poussière.

Concerning the language used by Léontine Kelly, it is interesting to note that the text contains very few English words, except for such terms as "pulp", "grant" and "factory". The biography is presented here with few omissions. Four short extracts concerning family matters have been left out, as well as the final section about Allan Kelly's recent popularity as a folksinger, part of which has been published elsewhere.<sup>1</sup>

Most of the details contained in this narrative have been mentioned at different times in tape-recorded interviews which are now kept at the Centre d'Etudes acadiennes, Moncton. Mrs. Kelly's text is however a true autobiography, in which the author presents her own vision of the past. This gives the text an intimacy which might not have been attained in a biography where an interviewer chose and rearranged recorded material according to his or her own goals.

In the late 1950s, Allan Kelly's singing talent was discovered first by Father Anselme Chiasson, the compiler of several collections of Acadian traditional songs.<sup>2</sup> When the Miramichi Folk Song Festival began in 1958, Allan was heard by many more folklorists. Several people visited him in the following years to collect his songs, but attention was not focused on the Kellys' life story until recently. This leads me to comment on how much more valuable the extensive folklore collections carried out in northern New Brunswick in the 1950s and 1960s would be, if researchers had looked at their informants as more than just repositories of traditional knowledge. The life-experience of people like the Kellys is just as important to remember as is their repertoire of folksongs or folktales. I am grateful to Mrs. Léontine Kelly for having realized this and for having made an effort to put her memories into writing.

In short, the following text presents a view of living conditions and of economic problems in rural New Brunswick during the first half of the 20th century, as seen through the eyes of a woman who experienced them.

RONALD LABELLE

- 1 See Ronald Labelle et Lauraine Léger, eds., *En r'montant la tradition — Hommage au Père Anselme Chiasson* (Moncton, 1982), pp. 30-1.
- 2 For a survey of work and sources in Acadian folklore, see Ronald Labelle, *Inventaire des sources en folklore acadien* (Moncton, 1984).

MADAME ALLAN KELLY

*J'écris ma vie;  
celui qui aura l'idée de faire  
quelque chose avec il sera bienvenu*

JE ME SUIS MARIÉE LE 17 SEPTEMBRE 1924. J'ai été née le 3 novembre 1907 à Tracadie. Mon père et ma mère étaient français, Damien Doiron et Adélaïde Mallet de Shippagan. J'ai dû aller à l'école jusqu'à l'âge de dix ans, car ma plus vieille soeur s'a mariée et elle a dû aller rester sur une terre neuve appelée Saint-Michel et j'ai dû aller rester avec elle. J'ai resté là trois ans près de la rivière. Il y avait pas d'école. Fallait aller sept milles pour aller au magasin et à l'église. Parfois on prenait un bateau pour descendre. Pour descendre ça allait bien, mais pour monter il fallait pousser le bateau avec une perche pour sept milles. Des fois on traversait le canot l'autre bord de la rivière et on descendait à pied par un chemin de poussière.

Au bout de mes trois ans, mon autre soeur qui restait à Saint-Isidore m'a voulu pour rester avec elle. Son mari travaillait à Chatham. Elle avait un petit garçon qui est mort à la guerre 1914.

J'ai travaillé partout dans les hôtels et les maisons privées jusque temps j'ai rencontré mon mari, un appelé Allan Kelly. Il était Irlandais, mais il parlait bien le français. On a sorti ensemble pour trois mois et nous marière. On a resté avec chez Fabien Breau qui tenait maison de pension. Mon mari travaillait au moulin Pineau au ras le pont de Newcastle. Je le voyais travailler par le châssis de ma chambre en haut. Il travaillait pour une piastre par jour. Moi j'avais pas grand chose à faire. J'aidais à Madame Breau à faire les repas pour les pensionnaires et mon mari et moi deux. Mais plus tard le frère de mon mari Edmond s'a résolu d'aller rester à Brantville où il demeurait auparavant et nous demande de déménager avec eux. On a dû descendre sur le bote de Miramichi que j'ai été terriblement malade tant que la mer était grosse. On a débarqué à Néguaac. De là, on a descendu à cheval à Brantville. On a resté là une année. Mon mari pêchait avec son frère.

De là, on a mouvé avec Tom son frère à Tabusintac, on a resté une hiver. Ma soeur que j'avais resté avec trois ans sur la terre neuve a venu nous voir. Ils aviont mouvé à la grande rivière. Ils nous avont demandé d'aller rester avec eux. On a resté là une hiver. Là j'ai tombé enceinte de mon premier garçon. Mon mari qui aimat à pêcher il m'a demandé de s'en aller trouver ses frères. On s'a acheté une maison pas trop grande puis on l'a toute défaité pour nous faire une petite maison au ras Fred son frère. C'est dans cette maison-là que j'ai eu mon premier bébé. On a dû aller au Cove chercher le médecin. Le Docteur Wallace qui a mis mon enfant au monde. C'était le sept novembre la même journée que notre église de Tracadie a brûlé. On avait sept milles à aller le faire baptiser. On l'a appelé Martin.

De là, mon mari et son frère Fred avaient appliqué une terre à la Pré Misotte entre les deux. On a défait notre petite maison. On l'a apportée sur notre morceau de terre pour se faire une autre maison. Pensez-moi qu'elle était pas grande! On a resté là l'été, à l'automne mes parents et ma soeur ont venu nous voir et ils ont jugé que c'était pas un endroit à rester. De là, on a mové sur ma soeur et j'avais mon petit qu'ils aimont. Après on a été rester chez nous à Tracadie où que j'ai été née.

Mon mari s'a résolu de monter dans le bois à Saint-Léonard qu'il travailla jusqu'à Noël pour une piastre par jour. Il s'en [est] venu dans le désir de monter au printemps pour le "drive" qu'il devrait avoir deux piastres par jour, mais il a pris malade, mal d'un pied qu'il a dû aller à l'hôpital de Tracadie pour trois mois. Il a eu les derniers sacrements. On pensait qu'il allait mourir, mais je travaillais [à la] journée pour ma vie. J'avais une petite fille Bertha que j'étais obligée de la donner à ma soeur pensant que mon mari s'en viendrait pas. Ma mère avait ma soeur qu'elle gardait toute petite. Elle pouvait pas garder après les deux. J'ai donné ma petite fille, elle avait seulement onze mois. Quelle douleur pour moi, mon petit garçon est mort à un an et quatre mos. Il a pris la méningite. Je restais seule. Je travaillais pour acheter du linge à la verge et ma mère qui était bonne couturière, elle faisait des pantalons pour mon mari. Il a été à l'hôpital dans mars et il s'en [est] venu dans juin. Il a dû marcher sur des béquilles pour un an. Pendant ces temps on a été rester dans une maison. Là j'ai eu une autre fille, Irma. Moi j'étais dans le lit et mon mari marchait avec deux béquilles. Il allait dans la cuisine me chercher de quoi à manger et boire. Ma soeur Louisa qui travaillait au village, elle venait à tous les deux jours pour faire mon ménage et du pain et laver.

On a resté là un an. Celui qui appartenait la maison s'a résolu de vendre sa maison. Une veuve qui restait à Sheila nous a demandé pour aller rester avec elle. On a déménagé là puis on a resté là trois ans. Mes parents sont résolus de mouver à Patterson. Temps que j'étais sus la veuve j'ai eu une autre fille Germaine la plus belle enfant que le monde a pu voir. Avant de déménager avec mes parents, j'ai eu un autre garçon Edgard qui m'en faisait trois avec moi. On a déménagé avec eux à Patterson. On restait avec eux dans un camp et ma soeur qui restait à Taylor Road temps que le temps était dur, ils ont été obligés de mouver avec nous autres. On était vingt et un dans le même camp. Au printemps on a dû mouver de nouveau, car mon frère qui s'en venait d'Ontario pour rester avec mes parents nous obligeait de mouver. On a resté dans une maison à Jos Mallet. On a resté là une couple d'années puis mon mari s'a résolu de prendre une terre du gouvernement.

A Busby mon frère a mové avec nous autres. Moi qui était enceinte de huit mois, on a dû monter sur le train car il y avait pas de bons chemins. Seulement les camions qui pouvaient passer. On a débarqué à la station de Busby puis on a été obligé de marcher trois milles pour se rendre à notre camp. Mon frère avait son petit gars à porter et moi j'avais mon petit Edgard qui avait un petit peu plus

de un an. Il commençait seulement à marcher. J'étais obligé de le porter par bout. Quand on a arrivé le poêle était pas encore dans la maison, la porte et les châssis étaient pas encore placés, la moitié de la place était pas finie. On s'a couché comme cela le soir. Les maringouins nous avont presque mangés. Notre camp était droite dans le bois. Il fallait se presser, car dans un mois j'allais prendre le lit et ma belle soeur aussi. On a arrivé de finir le camp et chercher une servante pour moi et ma belle soeur qui allait être malade un mois après l'autre. J'ai eu une petite fille Mabel le dix novembre et le lendemain mon mari et mon frère avont descendu à Newcastle pour aller au haut de la rivière pour aller chercher un boeuf pour faire notre ouvrage. On avait pas de cheval. Il l'a dompté qui faisait notre affaire.

Deux ans se passent que le pied de mon mari a pris mal de nouveau. Il nous a laissés seuls. Mon frère s'avait appliqué une terre à Bellefond qui a dû déménager. Mon mari m'a laissé 40 piastres pour moi et mes quatre enfants. Il a dû prendre une traîne pour se mettre son genoux dessus puis se traîner jusque où le train arrêtaït pour aller à Campbellton à l'hôpital. C'était en 1937, la veille de Noël qu'il nous a laissé. Vous pouvez penser quelle sorte de fête qu'on a passée. J'avais ce gros boeuf-là à garder qu'on pouvait pas aller au ras tant qu'il nous aimait pas moi et les enfants. Seulement mon mari qui pouvait faire quoi qu'il voulait avec. J'étais obligée d'aller chercher des seaux d'eau à la source puis le passer par le châssis pour le faire boire. Il y avait des fois qu'il encornait le seau et le renversait. J'étais obligée d'aller en chercher d'autre. Je cessais pas de prier pour que mon mari pouvait s'en venir pour progresser notre terre. Il a été un mois à l'hôpital. Quand il s'en a venu, j'avais encore mes 40 piastres. C'était de l'argent qu'on avait ramassé avant qu'il a pris malade. Il avait coupé du pulp à deux piastres la corde puis quand on allait au magasin on amenait du manger assez pour un mois puis quand mon mari s'en [est] venu de l'hôpital j'avais encore l'argent qu'il m'avait laissé.

Les enfants étaient pas trop bien habillés. J'achetais des rouleaux de linge. On payait cela un et demi du rouleau et j'habillais les enfants avec cela. On était cinq milles de l'église. On avait de la misère à faire baptiser nos enfants. Quand on allait le curé était parti ici et là pour faire des assemblées pour l'église et la caisse populaire. Mon petit garçon Clarence a été baptisé un an après qu'il a été au monde. Pour lui j'ai été obligée d'aller à l'hôpital, car Madame Savoie, qui a mis mes enfants au monde, elle était parti à Newcastle rester avec ses enfants. J'ai été obligée d'aller en pension pour deux semaines laissant mon mari et quatre enfants à la maison. La plus vieille avait neuf ans pour garder après les petits. Mon mari fallait qu'il coupe du bois pour faire vivre la famille et payer ma pension. Quand j'ai arrivé de l'hôpital, les enfants avaient cassé la vitre du châssis. On était obligé de mettre un morceau pour boucher le trou, car c'était le seize de décembre qu'il est né.

J'aidais mon mari à défaire de la terre puis on mettait les branches en piles et les soirs on faisait brûler ces tas. C'était beau de voir les étincelles s'en aller dans

l'air. On se faisait des petits jardins. La première année qu'on a planté un quart de patates et à l'automne on a arraché un quart, mais on s'a pas découragé. L'année d'après, on a semé un quart et on a arraché vingt et un. Le bon Dieu nous aidait toujours. On avait une vache et on gardait toujours des cochons et des poules; ça faisait notre affaire. L'automne j'allais avec mon mari le long du chemin de fer pour couper du foin pour l'hiver de nos animaux. Une fois mon mari avait été comme huit milles pour chercher du foin qu'il coupait dans les prés. J'espérais encore, j'ai dû envoyer ma plus vieille pour chercher Madame Savoie pour mettre mon enfant au monde. Quand mon mari a arrivé, on avait une grosse fille Thérèse.

Un jour ma petite fille a pris malade: la mauvaise diarrhée. Mon père et ma mère sont adonnés d'être avec nous autres. Mon mari et papa ont dû prendre des planches pour faire un cercueil. On l'a couvri avec un drap blanc et une petite croix noire dessus. Mon mari a été obligé la descendre à l'église avec son boeuf pour la faire enterrer. Un peu de temps plus tard, on a perdu un autre garçon. On l'avait descendu sur [le] "local" le matin à l'hôpital. Mon mari a dit à la nourrice qu'il allait aller en ville et qu'il passerait en revenant pour voir si qu'il était pire. Quand il a arrivé, ils ont été le rencontrer pour lui dire qu'il était mort. Je vous dit qu'il avait pas grand temps. Fallait qu'il se dépêche pour aller chercher un cercueil pour le mettre dedans. Il pouvait pas le mener dans ses bras. Il l'a eu à crédit. On a payé vingt-cinq piastres, mais mon mari lui a dit qu'il lui payerait la semaine d'après et il a coupé quelques cordes de bois et il a été le payer. Mais nous autres, fallait ménager. Au prix qu'était le bois, ça prenait tout ce que mon mari pouvait faire pour tiendre aller.

Quand mon mari a été à l'hôpital le dernier coup, ils lui ont coupé le pied. Ils lui ont laissé le talon; il pouvait marcher. C'est le docteur Georges Dumont qui lui a opéré, mais il devrait pas marcher sur son pied avant un an. Il s'a fait opérer en décembre et dans le mois de juillet il y avait une personne à Newcastle qui lui avait donné une patente fait avec du bois pour mettre sous son genoux qu'il marchait avec cela. Quand ça a venu pour faire ses seaux de navets pour suivre le boeuf avec cela sous son genoux, il pouvait pas. Il a pris la patente; il l'a jetté là-bas. Ca faisait seulement sept mois qu'il s'avait fait opérer et il a jamais arrêté de marcher sur son pied. Après ils ont dû lui raccourcir la jambe de deux pouces.

On s'a jamais découragé. On disait notre chapelet à tous les jours. Moi et mon mari on priait en travaillant. Lui avant de commencer son ouvrage dans le bois, il faisait toujours le signe de la croix. Le docteur disait que c'était un miracle que son pied a guéri vite comme cela, car il y avait quinze ans qu'il avait mal à ce pied-là. Depuis qu'on était mariés qu'il avait mal à ce pied-là. Il guérissait pour une secousse et ça pourrissait par en dedans. Il allait faire ouvrir cela par le docteur puis après une secousse ça guérissait pour un mois ou deux et ainsi de suite jusqu'il a été le faire ôter.

Une journée j'étais après nettoyer la cour avec un râteau, il faisait beau le

printemps, j'étais enceinte et je le savais pas. J'ai perdu cet enfant. J'ai dû espérer le lendemain pour me faire transporter à l'Hôpital pour quelques jours.

Il y avait un appelé M. LeBlanc qui achetait le bois pour Charlie McCoombs et mon mari vendait toujours son bois à lui. Il feulait pas trop bien avec les rhumatismes. Il venait sévérer notre bois à cheval. Il y avait un autre gars de Newcastle un appelé Arthur Dolan qui travaillait pour M. McCoombs. Il disait à mon mari si M. LeBlanc prenait malade tu auras peut-être la chance d'avoir la "job" à sévérer le bois. Ca s'a passé de même. Une journée M. LeBlanc a pris malade et après quelques semaines il est mort. Quand j'ai su cela, j'ai dit à mon mari: "Faut que tu prennes cette ouvrage-là". Mais mon mari voulait pas, car il disait qu'il arriverait pas car son éducation était pas assez bonne pour cela. Il était seulement grade un, moi aussi, mais je lui ai dit: "Je t'aiderai et je crois qu'on arrivera". Quand on allait à l'école on a pas pu aller tout le temps, car on avait deux milles à aller et les hivers froids pas bien habillés on manquait plus de classe qu'il fallait. Mais on a entrepris. On restait à Busby ce temps-là et quand M. LeBlanc est mort sa femme a décidé de s'en aller rester avec ses soeurs à Bouctouche. On s'a décidé d'acheter leur bien qui était au coin du chemin qui allait à Bellefond et celui qui allait à Beaverbrook. Une belle place pour tiendre magasin. On n'avait pas beaucoup d'argent. Dans l'automne mon mari a engagé un gars de Sainte-Thérèse pour couper pour lui. Il a travaillé tout l'hiver. Il a coupé deux cent cordes de bois. Quand on a payé l'homme, il nous restait cent vingt-cinq piastres de clair. Mon mari a été voir M. McCoombs si qu'il achèterait ce bien pour nous autres et qu'on pourrait tiendre un magasin. Il a consenti.

On a déménagé, on a arrangé la maison car c'était pas fini. On a mis des planches et on a commencé notre magasin avec l'argent qu'on avait sauvé cet hiver et moi je gardais après le magasin et mon mari achetait le bois. La première année, on a pas pu faire grand chose car fallait qu'on paye notre bien et on s'est acheté un petit camion que mon mari allait chercher de quoi pour mettre dans le magasin. Les enfants ont pu aller à l'école. La plus vieille avait douze ans quand elle a commencé l'école. J'étais pas mal occupée garder après ce magasin et envoyer les enfants à l'école. J'en avais cinq qui pouvaient aller à l'école et on avait du beau terrain qu'on faisait un jardin. Fallait que je garde après cela. On a vendu notre boeuf et on s'a acheté une autre vache. On gardait des cochons, des poules. On s'a bâti une grange pour mettre le foin qu'on vendait. Mon mari s'a acheté un cheval pour haler son bois, car on avait vendu notre boeuf. On avait resté sept ans à Busby. On a déménagé à Beaverbrook 1942 et on a tient un magasin pour vingt ans....

Après que les enfants ont grandi, ils ont tous été travailler ici et là. Il restait seulement les plus petits avec moi. Les garçons travaillaient avec leur père pour défaire de la terre jusque temps qu'on a sorti la "grant" de notre terre à Busby et où qu'on restait à Beaverbrook....

De là, on a arrêté de tiendre magasin. On s'a résolu de mouver de nouveau à

Newcastle. On a acheté le bien de notre garçon. On a payé mille piastres pour et on lui a laissé la maison qu'il avait sur la terre de Beaverbrook. Il s'a acheté un morceau de terre dans le chemin de Beaverbrook et il a halé sa maison dessus où qu'il avait resté pour une bonne secousse. Nous autres, on a vendu notre bien à Beaverbrook puis la terre de Busby puis on a mouvé à Newcastle où qu'on a resté de '62 à '73....

On a mouvé dans un appartement en espérant qu'on pouvait avoir la maison de notre fille qui restait à Douglstown. Il y avait une famille dedans et ils ont déménagé et on a été rester là, mais on aimait pas bien cela car c'était loin des magasins et des docteurs. On a resté là trois ans et notre garçon Edgard a formé une compagnie à lui-même pour finir le ciment et le céramique. Il a acheté une maison à Newcastle, la maison à Urbin Breault, et on a resté là à rente.

Ca fait trois ans qu'on est ici. On s'ennuit pas. Seulement mon mari qui "feel" pas bien. Il a les rhumatismes. C'est depuis qu'il était tout petit qu'il souffre. Il a pris mal à son pied qu'il était enfant. Il a été à l'hôpital de Chatham; il a resté là cinq ans. Après qu'il a guéri, il travaillait pour les soeurs pour une bonne secousse. Il voulait lui donner le métier de barbier mais son frère a venu le chercher et il a été avec lui. Sa mère est morte qu'il était tout jeune. Il a été donné sur un appelé Hubert Robichaud qu'il a resté là jusque quinze ans. Il allait à l'école. Il avait un magasin et une "factory" et une grosse ferme qu'il travaillait le soir. Ils voulient l'instruire pour tiendre le magasin, mais son frère a encore venu le chercher. Il s'en a été avec lui encore. Il a travaillé partout dans les bois et les moulins. Les gages étaient pas grosse, juste pour se tiendre aller.

A Beaverbrook c'était une terre du gouvernement. Aussi on l'a appliqué pour notre garçon. Lui, il travaillait au moulin Anderson à Newcastle. Il fournissait l'argent et nous autres on faisait défaire de la terre pour qu'il puisse avoir la "grant" lui aussi. Il y avait une vieille maison là-dessus. On a acheté une autre. On l'a halé dessus sa terre et on a pris la vieille maison pour faire une grange puis on a eu la "grant" pour lui. Mais comme il travaillait à Newcastle et il était marié avec une fille de Newcastle puis elle s'ennuyait trop pour rester là. Nous autres, on avait acheté un morceau de terre de M. Rings et on avait acheté un magasin de Jos Fournier puis on l'a halé dessus et notre garçon, lui aussi, avait acheté un morceau de terre ensuite du nôtre qui faisait deux cent par cent de terre. Ils avont resté là sur notre terre qu'on avait changé pour la terre de Beaverbrook.

Quand on était à Beaverbrook on a eu une autre garçon Roger. C'était le dernier. Il était pas gros; il pesait seulement cinq livres et quelques onces. Mais asteure, c'est un gros jeune homme. Il reste avec nous autres. On vit à l'aise. On a notre pension tous les deux....